PHILIPPE

BOUVARD

JE CROIS ME SOUVENIR...

60 ans de journalisme

Flammarion

PHILIPPE BOUVARD

Je crois me souvenir...

60 ans de journalisme

Bénéficiaire du plus long parcours professionnel à une époque où les danseurs prennent leur retraite à 38 ans et les cheminots à 55, Philippe Bouvard, journaliste multimédia, raconte les coulisses d'un métier-passion qu'il exerce toujours.

Pour les besoins de 30 000 articles, 6 000 émissions de télévision et 18 000 émissions de radio, il a rencontré durant six décennies les principales vedettes de la politique, des lettres, des arts et des sports.

Chargé d'évoquer la carrière des autres, il n'avait jamais évoqué son itinéraire personnel qui l'a mené d'un poste de garçon de courses au *Figaro* à la direction de *France-Soir* et qui, entre éditoriaux et chroniques ainsi que la publication d'une cinquantaine de livres, lui a permis d'inventer « Le Théâtre de Bouvard » et « Les Grosses Têtes ».

Flammarion

13-I Création Studio Flammarion En couverture : Portrait de Philippe Bouvard © Patrick Gaillardin / Picturetank

Je crois me souvenir…

DU MÊME AUTEUR

Les Passions du dimanche, éditions de l'Entreprise moderne.
Carnets mondains, éditions de la Table Ronde (grand prix de l'Académie de l'humour, 1962).
Madame n'est pas servie, éditions de la Pensée moderne.
Petit Précis de sociologie parisienne, Grasset.
Lettre ouverte aux marchands du Temple, Albin Michel.
Comment devenir animateur de radio sans se fatiguer, éditions de la Pensée moderne.
Un oursin dans le caviar, Stock.
La Cuisse de Jupiter, roman, Stock.
Impair et passe, roman, Stock.
Du vinaigre sur les huiles, Plon.
Et si je disais tout…, Stock.
L'Huile sur le feu, Mengès.
En pièces détachées, Presse de la Cité.
Douze mois et moi, Stock.
Tous des hypocrites sauf vous et moi…, Albin Michel.
Un oursin chez les crabes, Stock.
Les Champions du loto, Presses de la Cité.
Les Grosses Têtes, Atelier Marcel Jullian.
Maximes au minimum, Robert Laffont.
Le Théâtre de Bouvard, Jean-Claude Lattès.
Le Petit Bouvard illustré, Presses de la Cité.
Je ne l'ai pas dit dans les journaux, Presses de la Cité.
Pas de quoi être fier, Robert Laffont.
Contribuables, mes frères, Robert Laffont.
Cent voitures et sans regrets, Jean-Claude Lattès.
Les Pensées, Le Cherche Midi.
Un homme libre, roman, Grasset.
La Grinchieuse, roman, Albin Michel.
Journal de Bouvard, Le Cherche Midi.
Une pâle ordure, roman, Albin Michel.
Joueurs, mes frères, Robert Laffont.
Journal de Bouvard 1997-2000, Le Cherche Midi.
La Belle Vie après 70 ans, Albin Michel.
Auto-psy d'un bon vivant, Journal, 2001-2003, Le Cherche Midi.
Des Femmes, Flammarion.
Mille et une pensées, Le Cherche Midi.
Tout sur le jeu, Flammarion.
Portraits pour la galerie, Albin Michel.
Je suis mort. Et alors ?…, Flammarion.
Ma vie d'avant, ma vie d'après, Flammarion.
Le Bourgeois théâtreux, Flammarion.

Philippe Bouvard

Je crois me souvenir…

Flammarion

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0812-9413-4

Avant d'aller plus loin

J'ai été un jeune sacripant, mais pas flemmard, avant de devenir un vieux con, mais pas blasé.

Je ne suis fier de rien. Je suis seulement reconnaissant envers ce Dieu, auquel je déplore de ne pas croire, de m'avoir évité le pire avant l'inéluctable.

Ma plus grande satisfaction tient au fait de pouvoir encore travailler à 83 ans, qu'ici ou là, on ait toujours besoin de moi et d'avoir conservé ma mémoire alors que tant de braves gens l'ont perdue.

Soixante ans de journalisme. Soixante ans de bonheur. Vous voilà prévenus.

Ph. B.

Ça commençait mal

Je suis tombé de la branche assez pauvre d'une famille assez riche. Quand on ne possède pas de qualités humaines exceptionnelles, seule la fortune donne l'illusion de la réussite. Mon arbre généalogique est banal : des domestiques, des commerçants, des petits bourgeois. À défaut d'être un descendant, j'essaierai de devenir un ancêtre.

Cancre parmi les cancres, nul en presque tout et présentant un maigre destin, je m'intéresse très tôt aux affaires des autres dans l'espoir que ma curiosité me mènera au journalisme.

Si je ne fais pas partie des 52 % de Français satisfaits de leur physique, et des 83 % d'ados ayant décroché le bac, au moins ai-je le privilège de figurer parmi les 5 % bénéficiant d'une vocation dès le plus jeune âge. Une prise de conscience facilitée par une maîtrise précoce (selon les canons d'aujourd'hui) de la lecture et de l'écriture. En témoignent six petits feuillets dont le temps a terni la couleur rose et qui, à l'enseigne de *L'Épatant*, constituent mon premier journal. Au total, pas plus d'une douzaine de lignes destinées à un lectorat strictement familial mais assez enthousiaste de découvrir, imprimé tout vif – grâce à un vieil oncle opérant dans un atelier de « labeur » –, les vagissements

professionnels d'un garçonnet – j'ai six ans – dont, à partir de ce moment-là, on affirma qu'il ferait carrière dans la presse.

Une presse dont les gros titres jalonnent ma mémoire comme ceux de chansons chez d'autres contemporains. Par exemple, ce jour d'octobre 1939 où la manchette de *Paris-Soir* claironne sur la table de la salle à manger : « Mobilisation générale ». Une nouvelle lourde de menaces que je n'appréhende pas encore mais qui me réjouit, car je devine qu'elle va me permettre enfin de découvrir mon père revêtu de l'uniforme fantaisie de maréchal des logis-chef du Train des Équipages que, tailleur pour homme dans le civil, il s'est lui-même coupé et que je n'ai entr'aperçu que dans une penderie, trop modeste pour être appelée dressing.

Par la suite, je récidiverais à chaque occasion. C'est d'abord à l'école communale qu'avec quelques cancres, frais émoulus de la maternelle, je rédigerais une mini-gazette proposée, cette fois, non plus à ma seule famille mais à la parentèle des élèves de toute une classe. Je ne me souviens guère des sujets que je traitais alors. Mais je n'ai pas oublié l'affreuse encre violette qui maculait nos doigts avant que nous remplissions les cahiers à l'aide d'une plume Sergent Major dont j'étais assuré qu'elle traçait les premières lignes d'un long CV.

Ce fut ensuite dans plusieurs lycées parisiens – car ils furent plus d'une demi-douzaine à se disputer l'infortune de m'accueillir – que j'exerçai une verve diversement appréciée par mes professeurs. Autant j'étais réfractaire à toutes les disciplines, autant je saisissais la moindre occasion de montrer mon amour pour ma langue maternelle.

Ainsi, sur un sujet aussi « bateau » que « Voyage autour de votre chambre » avais-je remis une rédaction – dont certains passages sacrifiaient à l'alexandrin – dont je n'étais pas

peu fier qu'elle ait noirci soixante feuillets. C'est dire si j'attendais avec impatience le verdict du professeur et les commentaires dont, en fin de semaine, il assortissait chaque copie. Je perçus comme un présage favorable qu'il eut réservé ma composition pour la fin. Il s'éclaircit la voix et sans me regarder lança tout à trac :

— La copie de Bouvard doit constituer pour vous un exemple.

Je n'eus pas le temps de boire ce petit-lait qu'il enchaîna :

— Un exemple de ce qu'il ne faut pas faire. Car qu'adviendrait-il de la vie de famille et du sommeil de votre professeur si, comme lui, vous étiez incapables de traiter un sujet normalement, c'est-à-dire en un feuillet et demi.

Je me le tins pour dit et, pionnier avant l'heure de la lutte contre la déforestation, je ne remis plus que des copies presque blanches à l'épreuve de dissertation du Concours général où je représentais mon lycée. Non que je manquasse d'inspiration mais, étant parti pour la Sorbonne avec un encrier que je faisais tournoyer au bout d'une ficelle, la rencontre d'un mur que je n'avais pas vu m'oignit d'encre violette des pieds à la tête, me plongeant dans un ridicule qui paralysa tous mes moyens.

Après avoir raté trois fois le bac pour cause de zéro pointé éliminatoire en maths, en physique, en chimie et en géographie, je m'inscrivis aux cours du CFJ, le Centre de formation des journalistes, qui, venant d'être créé, n'était pas encore la grande école d'où sortirent tant de gloires de notre profession.

Hébergée à titre provisoire dans une école maternelle du XIXe arrondissement, elle offrait le plus inconfortable des asiles à des jeunes gens montés en graine. Grâce à la modestie de ma taille, j'étais ainsi le seul qui put loger ses genoux

sous les pupitres qui, la journée, accueillaient des enfants de cinq ans.

J'aurais été sur un petit nuage si, à des cours et à des exercices pratiques dont je ne doutais pas qu'ils me rapprochassent de l'ambition que je m'étais fixée, ne s'étaient ajoutées – « pour faire le poids et plus sérieux », expliquait le directeur de l'école – d'autres disciplines, comme le droit romain et la géopolitique, dont je ne percevais pas l'utilité et qui me ramenaient à l'ennui de la terminale.

D'éminents journalistes, blanchis sous le harnais et à la boutonnière rougeoyante, constituaient le corps professoral. La radio étant balbutiante et la télévision pas encore en service, nous ne les connaissions que par la presse. Mais ils parlaient bien, étant tous des raconteurs-nés. Nous ne nous lassions pas du récit de leurs grands reportages et du portrait qu'ils brossaient des grands de ce monde qu'ils avaient approchés. Ils étaient pour nous les dignes successeurs de Théophraste Renaudot et d'Albert Londres. Beaucoup exerçaient la spécialité d'éditorialiste, d'autres avaient dirigé des quotidiens.

À la fin de chaque exposé, ils nous suggéraient un sujet que nous étions priés de transformer en article. Tâche qui me ravissait alors que certains de mes condisciples, venus de la grande bourgeoisie où le golf et l'équitation primaient la grammaire et le vocabulaire, restaient secs devant la page blanche. Ce fut, paradoxalement, en me portant au secours de certains d'entre eux que je ruinai ma scolarité. Car, vénal comme je devais l'être toute ma vie, je leur demandais avant de rédiger un devoir à leur place de m'allouer une petite partie de leur argent de poche. Cette innocente substitution aurait fonctionné longtemps si je n'avais pas accepté trop de « clients », jusqu'à en compter une demi-douzaine sur la vingtaine qui composait notre classe. Et, encore mal formé à cette diversité d'expression qui permet aujourd'hui à de

talentueux confrères de traiter les mêmes faits d'actualité dans la presse, à la télévision et à la radio sans jamais paraître se répéter, je cédais à la coupable facilité d'utiliser dans chaque devoir les mêmes tournures de phrases. La découverte du pot aux roses me valut un avertissement avec menace d'exclusion. D'autant que ma mère, alertée, avait cru bon de préciser qu'en voyant tout l'argent dont je disposais, elle avait cru que le CFJ me rémunérait.

Pendant quelques jours, je me tins tranquille. Et puis, lors d'un exposé particulièrement ingrat sur une Société des Nations moribonde qui allait faire place à une Organisation des Nations Unies guère plus efficace, je ne pus m'empêcher de me livrer à l'une de ces blagues de potache dont, encore aujourd'hui, je dois souvent refréner l'envie. Et ce, au détriment du meilleur élément de notre petit cénacle.

Elle était fille d'un historien membre de l'Institut. Elle répondait au nom de Georgette Lacour-Gayet. Si j'avais su qu'elle deviendrait, elle aussi, une brillante historienne de la IIIe et la IVe République, et exercerait les fonctions de conseillère auprès de François Mitterrand, sans doute n'aurais-je pas franchi la frontière séparant la malice du mauvais goût. Georgette, qui n'était pas un prix de beauté, possédait une poitrine aussi volumineuse que sa culture, avantage mammaire donnant lieu à plus de quolibets que d'invitations à dîner. Or, avant le début de la conférence si ennuyeuse, j'avais trouvé dans la rue un sac de pommes de terre vide que j'avais disposé ensuite sur mon pupitre. Pourquoi a-t-il fallu que, ce soir-là, le professeur me demande à quoi servait ce grossier tressage ? Ma réponse fit hurler de rire les camarades et de fureur le professeur :

— Je crois que Georgette a perdu son soutien-gorge !

Le lendemain, j'étais renvoyé avec cette appréciation, séquelle de mon activité mercenaire : « N'est pas doué pour

le journalisme mais réussira dans les professions commerciales. »

Mon parcours démarrait mal. Heureusement, le service militaire n'avait pas encore été supprimé, qui permettait aux garçons élevés dans les jupes de leur mère de découvrir d'autres sous-vêtements et aux cancres asociaux de tâter de la discipline et de la vie collective tandis que le port de l'uniforme retardait d'au moins un an la recherche d'un premier emploi.

J'avais demandé et obtenu de rejoindre les troupes françaises d'occupation stationnées en Allemagne afin de venger une famille décimée par les nazis. J'avais également opté pour le train, dont mon père avait été un brillant sous-officier supérieur avec l'arrière-pensée d'obtenir sans bourse délier tous les permis de conduire. La réalisation du premier objectif se réduisit à quelques idylles avec des Gretchen. Pour le second volet, mission accomplie : je réintégrai la vie civile avec un carton rouge m'autorisant à prendre le volant des voitures légères, des camions et des autocars. Seul l'usage de la motocyclette m'avait été refusé après que, placé sur le siège d'une Harley-Davidson d'une cylindrée de 750 (« un crapaud sur une boîte d'allumettes » rigolaient les autres conscrits), j'eus tourné pendant trois heures dans la cour de la caserne en attendant que le réservoir fût à sec faute d'avoir trouvé le frein.

Sur la fiche d'incorporation je n'avais pas hésité à indiquer « journaliste » sur la ligne correspondant à la profession. Sans me poser aucune question de légitimité. N'avais-je pas déjà collaboré à de multiples publications ? N'étais-je pas sorti – prématurément – de la meilleure école ? À l'adjudant qui, intrigué, me demandait en quoi consistaient mes activités, j'expliquai que partout où la vie et le hasard

m'avaient posé, mon premier soin avait été de créer un journal. Et j'avais ajouté pour étayer ma vocation :

— Si un jour, je faisais naufrage et trouvais asile sur une île déserte, comme Robinson Crusoë, je commencerais par fonder, au seul usage des macaques et des tortues, un hebdomadaire que j'intitulerais *Vendredi*.

Le gradé n'avait pas, comme disait l'armurier, percuté complètement, puisque, nonobstant cette phrase que j'avais soigneusement préparée, je me retrouvai pendant deux mois à « faire mes classes ». Longue et douloureuse initiation couronnée par un parcours du combattant que j'effectuais traditionnellement en dernier afin de ménager à mes camarades un espace de rigolade.

Le soir, je pleurais dans mon « sac à viande », terrassé par l'ennui, la crainte des petits chefs et ma honte depuis que ma mère était venue spécialement de Paris demander au colonel de s'assurer que je portais bien le cache-nez qu'elle avait tricoté pour protéger ma gorge fragile.

La presse me sauva. Convaincu que je n'avais rien à attendre de l'armée et qu'elle-même serait payée de retour par mon incapacité à effectuer les tâches les plus humbles, je pris ma plus belle plume et proposai au chef de corps la création d'un journal.

L'idée fit florès.

Quinze jours plus tard, par anticipation et bien avant ceux qui avaient suivi, et mieux que moi, le peloton, je fus nommé, à titre exceptionnel, maréchal des logis et rédacteur en chef d'un mensuel que j'intitulai tout naturellement, en référence au nom de la caserne que nous occupions, *Kléber Digest*.

Dispensé de tous les impératifs militaires, bénéficiant d'un beau bureau, d'une chambre en ville et d'une jeep, je passai de l'enfer au paradis. Le travail était simple puisqu'il

se limitait à l'écriture de reportages sur la vie de la caserne voire sur les manœuvres extérieures que je suivais désormais à la jumelle, sans me fatiguer, à côté des officiers. J'interviewais les gradés, je recueillais les témoignages de la base. Le deuxième numéro me valut une lettre de félicitations du général commandant la division qui fit le tour du GT 385 et m'accorda de surcroît la direction du mess où je laissais la bride sur le cou aux cuistots à condition qu'ils me préparassent de bons petits plats.

J'assurais également les fonctions promotionnelle et commerciale. Ainsi à chaque débarquement de nouvelles recrues m'installait-on dans une pièce jouxtant la grande salle où se déroulait la visite d'intégration. À peine les conscrits étaient-ils déclarés bons pour le service qu'on les priait de passer dans mon bureau où, encore tout nus, ils étaient abonnés d'office moyennant une petite somme retenue sur leur première solde. Après quoi, le *Kléber Digest* était distribué dans toutes les chambrées où, à l'époque, pas plus de trois jeunes sur dix savaient lire.

J'avais perfectionné mon dispositif en persuadant le commandant que notre gazette serait mieux imprimée à Paris qu'à Kaiserslautern. Il avait opiné. Ce qui me valait de petites permissions supplémentaires. Une fois par mois également, je présentais des galas destinés à la troupe et au cours desquels se produisaient des soldats comédiens, chanteurs ou musiciens.

Bref, j'étais si heureux que, lorsque le service s'acheva au bout de quinze mois (entre-temps le Parlement avait voté une petite rallonge), je me demandai sérieusement si je n'allais pas rempiler car jamais, je crois, je n'avais été autant délivré des soucis.

Plus tard, beaucoup plus tard, un jour qu'à la radio j'interviewais le Général Bigeard, à l'époque secrétaire d'État

N° d'édition : L.01ELKN000423.N001
Dépôt légal : janvier 2013